

# S E R M O N

S U R

## LA SCIENCE DE BIEN COMPTER SES JOURS.

PSEAUME XC. vers. 12.

*Enseigne - nous à tellement compter nos  
jours, que nous en ayons un cœur de  
sagesse.*

**C'**EST une réflexion bien humiliante, Mes Frères, que celle du court Prononcé le premier jour de l'An espace que nous avons à parcourir sur la 1722. Terre. Naturellement, nous craignons tous la Mort, nous évitons d'y penser, nous ne saurions l'envisager de près, sans une secrète horreur. Je n'en suis point surpris, Mes Frères: la Mort, envisagée sous une certaine face, est un assemblage de tout ce qu'il y a de plus triste, de plus humiliant pour la Nature humaine. Penser qu'il faut mourir; savoir que l'on peut mourir à toute heure, qu'il n'y a point d'âge, point de rang

rang ni de condition, qui nous mette à couvert de cette fatale nécessité: songer qu'il viendra un jour, où il faudra s'arracher pour toujours à ces biens, à ces enfans, à ces habitudes, à tous ces objets auxquels nous sommes le plus étroitement unis. Se représenter soi-même agonisant dans un lit, bataillant avec la Mort, environné de ses Parens, de ses amis fondans en larmes. Se transporter dans quelqu'une de ces Tombes, où nos Corps seront déposés pour être la proie de la pourriture & des vers. Avoir appris, qu'incontinent après la mort, notre Ame sera transportée devant la face de Dieu; que là nous aurons à soutenir toute la lumière, toute la sainteté, toute la pénétration de ses regards. Songer qu'il ne fera plus tems alors d'avoir recours à sa clémence & à sa miséricorde, que les prières & les supplications ne seront plus écoutées, mais que notre destinée se trouvera conclue en bien ou en mal pour toute l'éternité. Rapprocher de son esprit ces objets, ces formidables objets; y fixer son attention: se dire à soi-même, que cette dernière heure n'est peut-être pas éloignée pour nous; que peut-être cette Année que nous commençons aujourd'hui, sera la dernière de notre

tre

tre vie; ou bien, que si la Mort nous épargne, elle nous ravira peut-être les personnes qui nous sont les plus chères: Ah! Mes Frères, quelles pensées, quelles réflexions, quelles humiliantes réflexions! Je ne suis pas surpris que la Mort, envisagée de cette manière, soit un objet de terreur & d'épouvante pour la plupart des hommes, qu'on craigne d'y penser, qu'on en éloigne l'idée, que l'on cherche à se remplir l'esprit d'images moins lugubres & moins tristes.

Mais penser qu'il faut mourir, savoir que l'on peut mourir à toute heure; & se tenir toujours prêt à n'être point surpris par la mort. Songer qu'il viendra un jour où il faudra tout abandonner, s'arracher à tout ce que l'on a de plus cher; & commencer dès à présent à en détacher son cœur, se préparer d'avance à cette douloureuse séparation. Se représenter soi-même agonisant dans un lit, renfermé dans un sombre Tombeau; & se soutenir contre ces noires idées, par la ferme espérance d'une meilleure Vie, d'une Vie immortelle & bienheureuse, dans laquelle nous serons transportés incontinent'après la mort. Rapprocher de son esprit ce moment formidable, où nous serons appelés à com-  
pa-

paroitre devant la face de Dieu; & se tenir toujours prêt pour le compte que l'on aura à lui rendre au dernier Jour. Se souvenir, que cette vie est le seul tems qui nous soit donné pour travailler à notre Salut, qu'après la mort, il n'y aura plus de miséricorde; qu'après la mort, tous les regrets seront inutiles, que les soupirs & les gémissemens ne seront point écoutés; & se servir de ces pensées, de ces réflexions, pour hâter sa repentance, pour faire sa paix avec Dieu, pour s'affermir dans le sentiment de son amour. S'accoutumer à envisager la Mort comme la fin de toutes nos misères, comme l'introduction dans le séjour de la paix & du bonheur: Ah: Mes Frères, que la Mort considérée de cette manière a bien une autre face! que c'est une méditation utile, salutaire, consolante, propre à nous sanctifier, à nous rassurer contre les horreurs de ce Roi des épouvantemens! C'est la plus grande, la plus nécessaire de toutes les Sciences; celle qu'il nous importe le plus de connoître, de méditer, de nous rendre familière. Aussi étoit-ce la Science que Moïse demandoit à Dieu pour lui-même, & pour tout son Peuple: *Enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en ayons un cœur de sagesse.*

Mes

Mes Frères , tous les tems sont propres pour acquérir cette Science. La pensée de la briéveté de la vie, de la certitude de notre mort , & des dispositions avec lesquelles nous devons l'attendre, est une étude de tous les tems & de tous les âges. Mais il faut avouer néanmoins qu'il y a des tems où cette pensée doit nous frapper davantage, des occasions où cette méditation doit se faire avec plus de recueillement & de soin. Et telle étoit la circonstance où Moïse se trouvoit avec tout son Peuple , lorsqu'il composa le Cantique d'où notre Texte est tiré. Dieu avoit juré dans sa colère, que de tout ce grand Peuple qui étoit sorti d'Égypte , il n'y auroit que Josué & Caleb qui entreroient dans la Terre promise. Les Israélites qui sortirent d'Égypte , étoient au nombre de trois millions d'Ames, suivant la supputation des plus savans Interprètes. Déjà Dieu les avoit conduits sur les confins de la Terre de Canaan , il étoit prêt de les introduire dans ce País découlant de lait & de miel , lorsque les Israélites perdirent par leur faute le fruit des promesses que Dieu avoit faites à leurs Pères. Moïse, suivant l'ordre de Dieu , avoit envoyé des Espions au País, pour en découvrir le fort & le foi-

foible. Ces Espions étant de retour, firent l'éloge du País qu'ils venoient de parcourir, mais ils relevèrent avec excès le nombre & la valeur de ses habitans, la force de leurs Villes munies, la taille excessive des Enfans de Hanak. A ce récit, l'épouvante se glisse dans le Camp des Israélites, qui oubliant toutes les merveilles que Dieu avoit faites en leur faveur, refusèrent de suivre Moïse & de passer plus avant. Ils eurent même l'insolence de murmurer contre Dieu, de lui reprocher qu'il ne les conduisoit en Canaan, que pour les y faire périr, eux, leurs Femmes & leurs Enfans. Ils parlèrent de lapider Moïse & Aaron, de se faire un Chef, & de s'en retourner en Egypte. Ce fut alors que Dieu, outré contre ce Peuple ingrat, prit cette funeste résolution, rapportée au XIV. des Nombres : *Vos charognes tomberont dans le Desert ; & tous ceux d'entre vous, depuis l'âge de vingt ans & au-dessus, qui avez murmuré contre moi, vous serez consumés dans ce Desert, & vous ne verrez point la Terre promise.* Et sur le champ il commanda que l'on fît rebrousser chemin à ce Peuple, qu'on le fît errer l'espace de trente-huit années dans le Desert, (car il s'en étoit déjà passé

passé

passé deux depuis la sortie d'Égypte) jusqu'à ce que la mort eût entièrement fauché toute cette Génération. Ce fut donc dans ce court espace , que périt cette multitude innombrable de Peuple qui étoit sortie d'Égypte , à la réserve des Enfants & des Lévites , qui n'étoient point compris dans la Sentence. De-là il est aisé de conjecturer , quels ravages la Mort devoit faire tous les jours dans le Camp des Israélites , combien il en devoit tomber toutes les années par divers genres de maladies. Ce fut dans ces funestes circonstances que Moïse composa ce Cantique , qui contient des prières , des réflexions si nobles , si touchantes , sur la grandeur de Dieu & sur la misère de l'homme ; sur l'éternité de Dieu & sur la brièveté de la vie humaine , dont Dieu a si fort abrégé le cours à cause des péchés des hommes : prières , réflexions , que la circonstance où se trouvoient les Israélites , que la vue de la Mort qui les environnoit de toutes parts , devoient rendre bien plus sensibles & bien plus touchantes. *Tu réduis l'homme mortel jusqu'à le menuïser , & tu dis : Fils des hommes , retournez. Car mille ans devant tes yeux sont comme le jour d'bier qui est passé , & comme une veille en*  
Tome II. K la

*la nuit. Tu les emportes comme par une ravine d'eau; ils sont comme un songe du matin, comme une herbe qui se fane. Les jours de nos années reviennent à septante ans; & s'il y en a de vigoureux, à quatre-vingts: encore le plus beau de ces jours n'est que chagrin & tourment. Eternel, qui est-ce qui connoit, selon ta crainte, la force de ton indignation & de ta grande colère? Enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en ayons un cœur de sagesse.*

Mes Frères, cette Science, cette importante Science, que Moïse demandoit à Dieu pour lui & pour tout son Peuple, nous venons la lui demander & pour vous & pour nous. Quand est-ce que nous apprendrons à *bien compter nos jours*, si ce n'est à la vue de ces Fleaux vengeurs qui reposent sur l'Europe depuis tant d'années, qui ravagent un Royaume voisin, & qui dépeuplent des Villes, des Provinces de leurs habitans? Quand est-ce que nous apprendrons à *bien compter nos jours*, que nous ferons de sérieuses réflexions sur la brièveté de notre vie, si ce n'est dans un tems où la Mort se promène autour de nous; où la Mortalité s'avance à grands pas; où la moindre précaution négligée peut tromper

per la vigilance de nos Souverains , introduire la Peste dans cet Etat , & faire de nos Villes , de nos Provinces , autant de vastes Cimetières ? Quand est - ce que nous vous apprendrons à *bien compter vos jours* , que nous vous aiderons à faire de sérieuses réflexions sur la fragilité de notre être , sur la brièveté de la vie humaine , si ce n'est dans ces renouvellemens d'Année , qui rappellent à notre souvenir tant de brèches que la Mort a déjà faites dans nos familles , tant de nos proches ou de nos connoissances que la Mort a déjà enlevés à nos yeux , & que nous serons bientôt appellés à suivre dans cette Eternité dans laquelle ils nous ont précédés ? Quand est - ce qu'il est nécessaire de penser à la Mort , de se préparer à bien mourir , si ce n'est dans un jour comme celui - ci , qui nous retrace le souvenir de notre mortalité ? Quand est - ce que nous apprendrons à bien vivre , pour bien mourir , si ce n'est pas dans un jour où nous nous disposons à faire notre paix avec Dieu , à recevoir à sa Table les gages de notre adoption , & les assurances de cette vie bienheureuse que Jésus-Christ nous a méritée ?

Pressés par tous ces motifs , placés dans des circonstances si délicates & si péril-

leuses nous venons dans ce jour , Mes Frères , frapper vos esprits de la pensée de la Mort , de la nécessité qu'il y a de bien mourir , & de se préparer à ce délogement qui peut arriver pour nous à toute heure. Nous venons demander à Dieu , & pour vous & pour nous , cette Science , cette importante Science , que Moïse demandoit pour lui-même & pour tout son Peuple : *Enseigne-nous à tellement compter nos jours , que nous en ayons un cœur de sagesse.*

Pour vous donner l'explication de ces paroles , nous nous proposons de faire deux choses. I. Nous verrons ce que Moïse demande ici à Dieu , & quel est le sens de la prière qu'il lui adresse : *Enseigne-nous à bien compter nos jours.* II. Nous verrons dans quelle vue nous devons faire cette prière , & quel est le fruit & l'usage que nous pouvons retirer de cette Science : *Afin que nous en ayons un cœur de sagesse.*

## I. P A R T I E.

*ENSEIGNE-NOUS à bien compter nos jours* Pour entendre le sens de cette demande , il faut commencer d'abord par éloigner un faux sens , que quelques-

ques - uns donnent à ces paroles. Ils s'imaginent que Moïse demande ici à Dieu qu'il lui révèle le nombre précis des jours qu'il avoit encore à vivre. Une telle curiosité ne convient guères à la piété de ce saint Homme. Moïse n'auroit pu faire cette demande à Dieu, sans témérité & sans indiscretion, puisque la fin déterminée de notre vie est un secret que Dieu s'est réservé, qu'il n'a promis de déclarer à personne, & qui ne doit point par conséquent faire le sujet de nos prières. Il ne faut pas penser non plus, que Moïse se contente de demander à Dieu qu'il lui apprenne à faire une juste supputation des jours qu'il avoit déjà vécu, & de ceux qui lui restoit encore à vivre, suivant le cours ordinaire de la Nature. Un calcul de ce genre ne seroit pas d'un grand usage, à moins qu'il ne fût fait dans de saintes vues, & qu'il ne fût accompagné de réflexions plus sérieuses & plus importantes. Mais la grace que Moïse demande ici à Dieu, & qu'il souhaite d'obtenir pour lui & pour tout son Peuple, c'est que Dieu voulût bien leur apprendre à faire de profondes & de salutaires réflexions sur la brièveté de leurs jours, dont Dieu venoit de limiter le terme; sur la certitude de leur mort, qui

ne pouvoit pas être fort éloignée pour un grand nombre d'entre eux, & qu'il les disposât par ces réflexions à subir sans murmure ce redoutable Arrêt que Dieu avoit prononcé contre eux, & à se préparer pour le compte qu'ils auroient à lui rendre. Ainsi ce compte de nos jours est opposé à l'oubli de la Mort & de la brièveté de la vie humaine; & l'on peut réduire la prière que Moïse adresse ici à Dieu, à ces deux idées générales, qui convenoient particulièrement aux circonstances où ce Peuple se trouvoit alors; mais qui conviennent aussi à tous les hommes, & qui sont applicables à tous les tems de la vie.

1. Apprendre à bien compter ses jours, c'est penser sérieusement à la Mort, nous souvenir que nous sommes tous mortels, & qu'en sortant de cette vie, nous serons appelés à comparoitre devant Dieu.

2. Apprendre à bien compter ses jours, c'est songer que la vie est courte, incertaine, que nous pouvons mourir à toute heure, & qu'il n'y a point de jour, point de moment de notre vie, qui ne puisse être celui de notre mort.

Je dis premièrement, qu'apprendre à bien compter ses jours, c'est penser que nous sommes tous mortels, & qu'au sortir

tir

tir de cette vie, nous devons comparoitre devant Dieu. Il semble que rien ne nous devrait être plus familier que cette pensée. Tant de voix nous prêchent cette Vérité ; tant de leçons se réunissent pour nous l'apprendre , chaque année , chaque mois , chaque semaine nous fournit tant de preuves de cette mortifiante Vérité , qu'il semble qu'il n'est pas possible que nous puissions l'oublier , ni la perdre un moment de vue. Cependant, combien d'illusions n'a-t-on pas accoutumé de se faire sur ce sujet ? Avec quelle répugnance la plupart des hommes ne pensent-ils pas à la Mort ? Avec quel soin n'évitent-ils pas d'y penser ? A moins que la Mort ne se présente à nous face à face , qu'elle ne frappe quelque coup imprévu dans nos familles , que nous ne voyions expirer à nos yeux quelque personne qui nous soit chère , rarement l'image de la Mort se présente à nos esprits. Encore les réflexions que nous faisons alors ne durent guères , & ne nous touchent que pour bien peu de tems. On est saisi , consterné pendant quelques heures , ou si vous voulez , pendant quelques jours : l'image de ce Mourant que nous avons vu passer sous nos yeux nous suit par-tout , se présente sans cesse à nos

esprits , nous rend tristes , rêveurs pendant quelque tems , & nous fait faire des réflexions sur notre propre mortalité. Mais est-on revenu de l'émotion que cette mort nous a causée ? toutes ces pensées se perdent , s'effacent , s'enterrent avec le triste objet qui les a fait naître. On cherche industrieusement dans son âge , dans sa maladie , les causes qui peuvent avoir avancé la fin de ses jours : on se persuade que l'on n'a rien de semblable à craindre pour soi-même : on se repose sur sa jeunesse , sur sa santé , sur le bon régime que l'on observe. Le Monde , les Affaires , les Plaisirs reviennent ensuite , & reprenant leur place ordinaire dans notre cœur , achèvent d'étouffer les bonnes réflexions que nous avons faites dans les premiers jours de notre deuil. Ainsi se passe la vie de la plupart des mortels , dans une dissipation affreuse de leur tems , & dans un oubli perpétuel de leur dernière fin.

Or pour apprendre à bien compter ses jours , il faut tenir une conduite tout opposée. Car il faut penser souvent à la Mort , & aux suites qu'elle doit avoir pour nous , au compte que nous serons appelés à rendre au Souverain Juge. Il ne faut pas se contenter d'y penser à la  
vue

vue d'un Mourant, à la suite d'un Convoï funèbre, à l'approche de quelque maladie ou de quelque accident qui nous fait craindre pour nos jours: mais il faut y penser dans la santé la plus robuste & la plus vigoureuse, & mettre des bornes à ces malheureuses distractions qui nous font perdre de vue le souvenir de notre fin. Il faut avoir des momens de retraite, pour nous accoutumer à l'idée de la Mort: faire effort sur nous-mêmes, pour vaincre cette aversion naturelle que nous avons d'y penser: nous défier de toutes les illusions de notre cœur, qui voudroit nous endormir dans une funeste sécurité: nous rappeler les fréquens exemples que nous avons dans la Société, des ravages que la Mort fait tous les jours; & nous dire très sérieusement à nous-mêmes, que quoi que nous fassions, quelque soin que nous prenions de nous armer contre la Mort, elle est inévitable, que tôt ou tard il faudra que nous tombions sous ses coups, & que nous payions comme tous les autres ce tribut à la Nature.

Et quoi de plus raisonnable, de plus nécessaire, que ces réflexions? Si c'étoit un mal inconnu que de mourir, un mal auquel peu de personnes fussent sujettes;

ou bien , s'il y avoit une porte ouverte pour s'enfuir de la Mort quand elle s'approche ; si en évitant d'y penser , nous pouvions en reculer le terme ; ou bien encore , si la Mort ne trainoit aucune suite après elle , s'il n'y avoit point d'Enfer à craindre , ni de Paradis à espérer ; à la bonne-heure , que les hommes ne pensassent point à mourir , qu'ils cherchassent à se distraire , à s'étourdir , qu'ils éloignassent de leurs esprits une image si funeste & si désagréable. Mais quoi ! c'est une Loi , une Nécessité qui est imposée à tous les hommes , dont rien ne sauroit les affranchir. Nous n'en connoissons que deux , qui par un privilège particulier , n'ont jamais vu la Mort ; c'est Hénoc & Elie : tous les autres sont obligés de subir cette Loi. *Il est ordonné*, dit S. Paul , *à tous les hommes de mourir une fois*. Nous mourrons , non pas simplement parce que nous sommes mortels , parce que les organes de notre Corps s'usent ; mais parce que c'est une Loi , un Arrêt d'un Juge souverain , qui nous a condamnés à mourir à cause du péché. *Il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois*. C'est un Arrêt du Ciel , qui s'exécute depuis qu'il y a des hommes sur la Terre , & qui s'exé-

cu-

cutera infailliblement à notre égard. Pourquoi donc ne pas penser à la Mort, puisqu'elle est inévitable? Pourquoi ne nous pas familiariser avec cette idée, en parler de tems en tems avec nos proches, nos amis? Pourquoi différer à y penser, que nous y soyons forcés, que nous en sentions les atteintes dans nos veines? *Enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en ayons un cœur de sagesse.* Penser souvent à la Mort, nous souvenir que nous sommes mortels, c'est la première idée que ces paroles présentent à notre esprit.

2. J'ai dit en second lieu, qu'*apprendre à bien compter nos jours*, c'est penser combien la vie est courte, fragile, incertaine, & nous souvenir que la mort peut nous surprendre à toute heure, qu'il n'y a point de moment de notre vie, qui ne puisse être celui de notre mort. Encore se trouve-t-il des Chrétiens qui pensent à la mort, qui parlent de la mort, qui sentent la nécessité qu'il y a de mourir un jour, qui tiennent la dessus des discours édifiants: mais prenez garde, qu'ils se font une illusion d'un autre genre. Ils savent bien qu'il faut mourir un jour: mais ils regardent ce terme comme fort éloigné pour eux. S'ils  
ne

ne se flattent pas d'être immortels, parce que l'illusion seroit trop grossière, du moins ils espèrent qu'ils ne mourront pas si-tôt, ils comptent sur un certain nombre d'années qu'ils ont encore à vivre. Pour peu qu'ils se trouvent bien sur la Terre, qu'ils y aient de la santé, du bien, des amis, l'amour que les hommes ont naturellement pour la vie, les flatte, les séduit, & les accompagne souvent jusqu'au moment qui les couche dans le tombeau. N'est-ce pas ce que l'on remarque tous les jours dans les malades les plus dangereusement attaqués, qui ont tant de peine à se persuader qu'ils touchent à leur dernière heure, qui se repaissent si avidement de la moindre lueur d'espérance, envers qui il faut user de tant de précautions, pour les avertir que leur fin approche? N'est-ce pas ce que l'on voit dans les vieillards les plus décrépits, qui reculent tant qu'ils peuvent le terme de leur vie, qui se flattent toujours qu'ils ne mourront pas demain, dans la semaine, dans l'année, mais que Dieu ajoutera encore quelques jours, quelques années à celles qu'ils ont déjà vécu? Et nous-mêmes, disons la vérité, il en est peu d'entre nous, qui en commençant cette année, ne se

se nourrissent de l'espérance qu'ils en verront aussi la fin; qui ne comptent de prolonger leurs jours jusques dans une vieillesse fort avancée. Or quoique ce desir, quand il est subordonné à la volonté de Dieu, puisse être très-innocent, il peut être un obstacle à la Science de *bien compter nos jours*; parce que notre esprit s'appliquant fortement à ce long intervalle qui nous sépare de la mort, peut nous faire négliger le soin de nous y préparer comme il faut, & nous persuader que nous aurons assez de tems pour cela. Car pour s'acquitter de ce devoir, il ne suffit pas de penser en général, que l'on peut mourir un jour; de faire là-dessus des réflexions vagues, passagères: mais il faut se les appliquer à soi-même, ces réflexions; il faut se dire: Telle est ma vie, un songe, une ombre qui s'évanouit, une fleur qui se fane. Il faut se rappeler toutes les images, dont l'Écriture se sert pour nous représenter la brièveté & l'incertitude de la vie humaine; tant de preuves que nous avons de sa fragilité; tant d'exemples de personnes enlevées dans la plus florissante jeunesse, au milieu de leurs projets, de leurs plaisirs, sans avoir eu le tems de se reconnoître. Il faut se dire à soi-même, que tel

tel sera notre fort, peut-être aujourd'hui, peut-être demain. En un mot, il faut songer qu'il n'y a point de jour qui ne puisse être celui de notre mort. Non que nous soyons obligés de penser continuellement à la mort, d'agir comme si nous allions mourir à toute heure. Une telle pensée, si elle nous accompagnoit par-tout, empoisonneroit tous nos plaisirs, nous rendroit incapables de vaquer à nos affaires, nous décourageroit dans toutes nos entreprises, & rendroit inutiles ces beaux talens, que nous sommes obligés d'employer à la gloire de Dieu & au bien de la Société. Mais il en est du devoir de penser à la mort, comme de celui de penser à Dieu, de le prier, de nous instruire de sa volonté. La constitution de notre nature, la nécessité de fournir aux besoins de la vie, l'impossibilité qu'il y a d'avoir toujours l'esprit tendu à un même objet, tout cela empêche que nous n'ayons toujours actuellement présente à l'esprit l'idée de Dieu, & des devoirs particuliers que la Religion nous prescrit. Mais il faut que nous nous tenions en état d'obéir à Dieu, que nous ayons des jours, des heures qui soient particulièrement consacrés aux actes de la piété; & que dans les choses

ses les plus indifférentes , nous prenions garde de rien faire qui blesse la Conscience, ou qui soit contraire au respect que nous devons à l'Être suprême. Il en est de même de la pensée de la mort. Il n'est pas possible, il n'est pas même nécessaire qu'elle nous accompagne partout, que nous la fassions entrer dans tous les actes particuliers de notre vie. Il suffit que nous fassions en sorte de n'être point surpris par la mort, que nous soyons toujours bien disposés à la recevoir quand elle arrivera ; que nous évitions d'être engagés dans quelque mauvais commerce, dans quelque habitude vicieuse, ou dans quelque grand péché, qui nous empêcheroit de bien mourir. Sur-tout, il faut bien prendre garde, qu'au milieu de nos divertissemens, de nos récréations, nous ne nous abandonnions pas à des excès, à des emportemens, qui nous feroient trembler, si Dieu nous retiroit du Monde dans ce moment. En un mot, il suffit que nous vivions dans une attente continuelle de la mort; que nous y pensions le soir en nous couchant, le matin en nous levant; & que nous prenions le même soin de nous y préparer, que si chaque jour devoit être le dernier de notre vie.

Et

Et c'est-là sans doute le dessein que Dieu a eu, en nous cachant le tems & l'heure de notre mort: il a voulu par-là nous engager à une attention, à une vigilance toute particulière. Jésus-Christ lui-même nous en donne cette raison: *Veillez & priez*, dit-il, *car vous ne savez ni le jour ni l'heure en laquelle le Fils de l'homme viendra*. Si Dieu nous avoit révélé à chacun dans quel tems nous devons mourir, nos délais, nos renvois à cet égard paroitraient plus excusables: quoi qu'à dire vrai, ce ne soit pas trop que de toute la vie, pour se préparer à une bonne mort. Mais présentement que ce terme nous est caché, que nous savons que la mort peut nous surprendre à toute heure, qu'à toute heure elle peut venir nous saisir & nous trainer au Tribunal de la Justice de Dieu, pouvons-nous user de trop de soins & de trop de précautions? ne devons-nous pas *tenir nos reins ceints, nos lampes allumées?* imiter ce Serviteur fidèle, *que son Maître trouva veillant*; ces Vierges sages & prudentes, qui se trouvèrent prêtes à entrer avec l'Epoux dans la Salle du Festin? Pouvons-nous penser trop souvent à la mort, nous rappeler trop souvent l'image de la mort, nous représenter trop sou-

Luc ch.  
12. v. 35.  
37.

souvent la nécessité qu'il y a de s'y préparer de bonne heure, & l'effroyable malheur où nous serions exposés, si nous en étions surpris ? *Enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous en ayons un cœur de sagesse.* Nous souvenir, que chaque jour peut être le dernier de notre vie, c'est la seconde chose que nous devons faire pour bien compter nos jours.

O si nous apprenions ainsi à compter nos jours, si nous faisions souvent les réflexions que nous venons de faire, que nous deviendrions sages, que l'on verroit de changement dans nos mœurs, de réforme dans notre conduite, de soin & d'empressement à travailler à notre salut ! Moïse étoit si persuadé de l'efficace de cette connoissance, qu'il attribue toutes les rebellions & les crimes des Israélites à l'oubli de leur dernière fin. *O s'ils eussent été sages, s'ils eussent été avisés en ceci, s'ils eussent considéré leur dernière fin !* Et dans notre Texte il demande à Dieu la Science de bien compter ses jours, comme la source & le fondement de la véritable Sagesse. *Enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous en ayons un cœur de sagesse.* C'est le sujet de notre seconde Partie.

## II. P A R T I E.

MES FRERES, nous étendrions ce Discours bien loin au-delà des bornes ordinaires, si nous entreprenions d'examiner comment & en combien de manières cette Science est capable de produire en nous *un cœur de sagesse*. La pensée de la Mort, le souvenir de notre mortalité, est sans contredit la règle la plus sûre pour nous diriger sagement dans toute notre conduite. Un homme qui feroit souvent ces réflexions, qui y attacheroit fortement son esprit, n'auroit pas besoin d'aller à d'autre Ecole: il trouveroit dans la Science de bien compter ses jours, tout ce qu'il faut savoir pour vivre en homme raisonnable & en bon Chrétien.

En effet, c'est la pensée de la Mort, qui diminueroit en nous cet attachement excessif que nous avons pour les biens de la vie présente, qui nous en feroit connoître la vanité, l'inconstance; qui nous empêcheroit d'y mettre notre cœur, nos affections; qui nous épargneroit les soins, les inquiétudes rongeantes que nous causent ces biens périssables; & qui nous empêcheroit d'employer des voies  
in-

injustes, criminelles, pour les acquérir ou les augmenter. Hé! quel fonds peut-on faire, qu'elle confiance peut-on asseoir sur des biens, sur des amitiés, qui dépendent d'une vie aussi courte, aussi incertaine que la nôtre?

C'est la pensée de la Mort, qui empêcheroit que nous ne fussions tourmentés de l'envie, de la haine, de l'ambition, de l'avarice, de ces malheureuses passions qui sont la croix de notre vie; que nous ne fussions enivrés de nous-mêmes, de nos talens, de nos dignités, de nos richesses; qui nous inspireroit au contraire de l'humilité, de la douceur, de la compassion pour nos semblables; qui nous feroit craindre de nous abandonner à des passions, qui exposeroient notre Ame à une perte inévitable.

C'est la pensée de la Mort, qui nous feroit avoir un cœur humble, compatissant; qui feroit disparoitre cette énorme différence, que notre orgueil fait mettre entre nous & nos inférieurs. Et le moyen de traiter avec hauteur, avec insolence, ceux que la Mort va bientôt rendre nos égaux, qui dans quelques jours ne seront plus nos vassaux, nos serviteurs, nos domestiques, mais que la

Mort va confondre avec nous dans la même poussière ?

C'est la pensée de la Mort, qui nous empêcheroit de multiplier nos projets, d'en former de criminels ; de livrer nos Ames à des desirs fous, insensés, tels que ce Riche de la Parbole. Quel ridicule la pensée de la Mort ne répand-elle pas sur les vues, sur les projets de la plupart des humains, qui édifient, qui amassent, qui s'inquiètent de l'avenir ; qui accumulent des biens, comme s'ils étoient assurés de vivre plusieurs siècles !

C'est la pensée de la Mort, qui nous apprendroit à faire un bon usage des biens que Dieu nous dispense ici-bas ; à les répandre libéralement sur les pauvres, pour nous en faire des Amis qui nous recevraient un jour dans les Tabernacles éternels.

C'est la pensée de la Mort, qui nous arrêteroit tout court sur le penchant du crime, lorsque nous sommes prêts à le commettre ; qui nous feroit craindre d'offenser un Dieu, devant lequel nous pouvons être appelés à comparoitre à toute heure ; ou qui nous obligeroit à hâter notre repentance, lorsque nous l'avons offensé ; qui préviendroit ces renvois ,  
ces

ces délais funestes, qui en retiennent un si grand nombre dans le crime; & qui nous feroit mettre incessamment la main au grand ouvrage de notre Salut.

C'est la pensée de la Mort, qui nous consoleroit dans toutes nos afflictions, qui nous soutiendrait dans toutes nos disgrâces, qui nous élèveroit au-dessus des revers les plus accablans, & qui nous apprendroit à modérer ces larmes amères que nous donnons à la mémoire des personnes qui nous furent chères, dont nous ne sommes séparés que pour bien peu de tems, & que nous ferons bientôt appelés à suivre dans l'Eternité où ils nous ont précédés.

On dit d'un homme, qu'il est sage, qu'il a *un cœur de sagesse*, lorsqu'il se conduit suivant les règles de la prudence & du bon-sens, qu'il se propose un but utile, avantageux pour lui, & qu'il fait faire choix des moyens les plus propres pour parvenir à ce but. Et n'est-ce pas ce que la pensée de la Mort nous enseigneroit à faire? En nous convainquant fortement de la fragilité de notre être, du néant, de l'inconstance de tous les biens d'ici-bas, elle nous apprendroit à n'estimer les biens de cette vie que ce qu'ils valent, à leur préférer tou-

jours les biens du Ciel, à en faire le motif & le but de toute notre conduite.

De quel fruit ne feroit donc pas la pensée de la Mort, si nous en faisons cet usage ! Quelle source de lumière & de sagesse ! & qu'un homme qui emploieroit ainsi le compte de ses jours, pourroit se vanter d'avoir un cœur véritablement sage ! *Enseigne-nous à tellement compter nos jours, que nous en ayons un cœur de sagesse.*

Mes Frères, nous ne faisons que vous indiquer tous ces usages : votre propre cœur, votre piété vous dira le reste. Ce n'est point ici un de ces Dogmes profonds, un de ces points épineux de Morale, dont il faille aller chercher bien loin les conséquences. C'est une vérité de sentiment, qui fournit en abondance des leçons à tout homme qui voudra prendre la peine de réfléchir. Pour peu que vous ayez présent à vos esprits le souvenir de votre mortalité, tant de leçons, tant de sages réflexions se présenteront à vous d'elles-mêmes, que ce seroit faire un ouvrage superflu, que de nous y arrêter. Nous aimons mieux employer le tems qui nous reste, à vous faire une salutaire Application des paroles de notre Texte,

A P.

## A P P L I C A T I O N.

MES FRÈRES , il faut l'avouer , ce sont des Vérités bien humiliantes , bien capables de donner à penser à quelques-uns , que celles que nous venons d'offrir à votre méditation. Mais ce sont des Vérités si nécessaires , si importantes , dont nous sentirons si bien l'utilité dans notre lit de mort , que nous aurons regret de les avoir négligées , de ne les avoir pas méditées assez souvent , de ne les avoir pas eu assez profondément gravées dans nos Ames.

Il est étonnant , Mes Frères , qu'avec d'aussi belles promesses que celles que l'Evangile nous donne , qu'avec d'aussi grandes espérances que celles que nous avons , on ne puisse guères nous parler de la Mort , sans répandre dans nos Ames une certaine consternation , qui fait peu d'honneur à nos lumières & à notre Religion. Je ne sai si je me trompe , Mes Frères , mais il me semble l'avoir vu peinte sur les visages de quelques-uns pendant ce Discours. Peut-être nous reproche-t-on en secret d'en avoir trop dit , d'avoir trop insisté sur un point si lugubre , & d'avoir troublé par nos réflexions la joie de

ce jour, en remplissant les esprits d'idées sombres, fâcheuses, desagréables.

Mes Frères, nous n'avons pas eu ce dessein. Je le fais bien : ces jours sont ordinairement destinés à des vœux, à des souhaits, à des bénédictions. Chacun s'empresse de témoigner la joie qu'il ressent de voir des personnes qui lui sont chères, arrivées heureusement jusqu'à cette nouvelle Année, & échappées à tant de périls qui menacent notre vie. Le Père bénit Dieu qui lui a conservé ses chers Enfans, & sollicite en leur faveur la continuation des miséricordes Divines. Les Enfans à leur tour redoublent leurs vœux, leurs prières, pour la conservation de ces têtes si précieuses. L'Ami forme des souhaits pour son Ami, & se félicite de l'embrasser encore. Chacun pousse vers le Ciel des vœux ardents pour ceux à qui il s'intéresse. Par-tout on n'entend que vœux, que souhaits, que félicitations. Les plus indifférens cèdent à la coutume, & font comme les autres. Nous seuls, Mes Frères, nous avons été muets jusques à présent ; ou si nous avons ouvert la bouche, ce n'a été que pour vous parler de la Mort, pour vous entretenir de la Mort, pour vous faire voir le Sépulcre déjà tout prêt à vous en-  
glou-

gloutir, & pour fixer vos regards sur ce terme fatal, si craint, si redouté de la plupart des mortels. Est-ce donc, Mes Frères, que nous n'avons d'autres vœux, d'autres souhaits à former pour vous, que celui de bien mourir ? Est-ce donc que nous sommes insensibles à la conservation de vos Personnes, au maintien de vos Familles, à la paix & à la prospérité de cet Etat, de ce Troupeau ? Fasse le Ciel, que vous en jouissiez encore long-tems, de cette paix, de cette prospérité ! Fasse le Ciel, qu'à l'abri de ces Têtes souveraines qui nous gouvernent, nous voyions *la paix couler comme un fleuve* <sup>Esaïe</sup> *& la justice comme les flots de la mer !* <sup>ch. 49.</sup> Fasse le Ciel, que cette Année dans laquelle nous venons d'entrer, ne soit plus marquée, comme les précédentes, par des brèches fatales dans plusieurs Familles de ce Troupeau ; mais que Dieu conserve, mais que Dieu bénisse de ses plus précieuses bénédictions, & vos Personnes, & vos Familles, & tous ceux qui vous sont chers ! Fasse le Ciel, que vous voyiez encore plusieurs Années ajoutées à celle que nous commençons aujourd'hui, & que vous les passiez avec ceux qui vous sont unis par les liens du sang & de l'amitié, dans une paix profonde ! Fas-

se le Ciel, que vous voyiez vos Enfans élevés par vos soins, fortifiés par vos bons exemples, croître en la crainte du Seigneur, & devenir un jour l'appui de l'Etat & de vos Familles, l'ornement de l'Eglise, la joie & la consolation d'une vieillesse heureuse & tranquille!

Mais, Mes Frères, tous ces vœux ne regardent que les biens de la vie présente; tous ces souhaits n'ont pour objet que des biens, des avantages passagers, périssables, qu'il faudra voir disparoitre tôt ou tard, & dont toutes nos prières ne fauroient vous assurer la possession seulement un jour, seulement une heure. Est-ce à si peu de chose, que nous bornions nos vœux, nos bénédictions! Quand je me transporte dans une autre Génération; quand je pense, qu'au bout d'un certain nombre d'années, ni vous ni nous ne serons plus; que la Mort aura fauché toute cette Assemblée; que cette Eglise aura entièrement changé de face; que ces Pasteurs qui vous prêchent, que ces Auditeurs qui m'écoutent, *seront gisans dans la poussière*; que d'autres Souverains auront pris la place de ceux qui nous gouvernent, qu'une autre Génération aura succédé à celle qui habite maintenant sur la Terre: je sens qu'il faut à  
mon

mon cœur, qu'il faut à votre piété des souhaits plus grands, plus nobles, plus relevés, & qui répondent mieux à la destination de notre être, à la grandeur de nos espérances.

Et c'est-là le grand objet que nous avons eu en vue dans ce Discours. Nous voudrions, dans la nécessité qui nous est imposée à tous de mourir, vous apprendre la grande Science de ne point craindre la Mort, & vous armer contre la terreur, les angoisses, qui la rendent si redoutable à la plupart des mortels. Nous voudrions vous guérir de cet attachement que nous avons pour le Monde, pour les Richesses, pour les Plaisirs; & vous apprendre à juger de vous-mêmes, non par ce petit nombre d'années que vous avez à passer sur la Terre, mais par la durée éternelle de votre être, par la gloire & la félicité qui vous attend. Nous voudrions qu'aux approches de la Mort, l'espérance, la joie d'aller à Dieu, d'aller à Jésus-Christ, d'aller rejoindre les personnes que vous pleurez, vous aidât non seulement à rompre courageusement tous les liens qui vous attachent à la Terre, à supporter courageusement vos maux & vos souffrances, mais encore à triompher de ce Roi des épouvantemens.

En

En un mot, nous voudrions vous apprendre à bien vivre, pour être toujours prêts à bien mourir. Nous voudrions imprimer dans vos Ames ces pieuses pensées, ces saints desirs, qui vous accompagnassent par-tout, qui vous apprirent à sanctifier toute votre conduite, qui vous fissent envisager la Mort comme l'heureux terme de toutes nos misères & de toutes nos souffrances, & le commencement de notre gloire & de notre bonheur. Et quoi de plus digne de nous, de notre Ministère, quoi de plus convenable à la circonstance qui nous assemble, quoi de plus propre à produire toutes ces dispositions dans vos Ames, que les réflexions que nous avons faites dans ce Discours? Cependant, vous le dirai-je, Mes Frères? quelque pressantes que soient ces considérations, quelque intérêt que nous ayons à les graver profondément dans nos Ames, quelque nécessaire que soit cette Science de bien compter nos jours, je crains que pour la plupart vous ne vous y attachiez pas plus que vous n'avez fait par le passé; que vous ne preniez pas plus de soin de penser à la Mort, de vous préparer à la Mort, & de profiter des leçons qui vous ont été adressées. Je crois bien que vous en êtes touchés  
pré-

présentement , que vous le ferez pendant le reste du jour ; que ce soir dans vos prières , vous vous souviendrez de dire avec ardeur à Dieu : *Enseigne-nous à bien compter nos jours , afin que nous en ayons un cœur de sagesse.* Je crois bien que vous vous reprochez vos manquemens , vos négligences à cet égard ; que vous vous promettez d'être plus attentifs à ces importantes Vérités , de penser un peu plus sérieusement à la Mort & à ses suites redoutables. Il faudroit être bien endurci , pour ne pas donner au moins quelques réflexions à des Vérités qui nous touchent de si près , pour ne pas former au moins quelque desir , quelque résolution de changer de conduite. Mais ces réflexions , ces desirs vous accompagneront-ils bien loin , Mes Frères ? vous suivront-ils dans le Monde , où vous allez rentrer ? causeront-ils la moindre interruption à vos jeux , à vos plaisirs , à vos affaires , à vos occupations journalières ? Ah ! si les remontrances si pathétiques , qui vous ont été adressées tant de fois ; si la fragilité de votre vie , si l'incertitude de l'heure de votre mort , si l'Enfer ou le Paradis qui marchent à sa suite ; si les regrets des mourans , qui se trouvent surpris par la mort ; si les années de votre

tre

tre vie qui s'accumulent, qui s'envolent, qui vous poussent vers le tombeau; si les maladies, les afflictions dont Dieu vous visite de tems en tems; si tout cela n'est point capable de rappeler quelques Chrétiens de cette affreuse dissipation qui les fait vivre dans un oubli absolu de leur dernière fin, pouvons-nous nous flatter qu'un Discours d'une heure, sur la Mort, les fasse changer de vues, de desseins, de conduite?

Mes Frères, sera-ce donc là tout le fruit que nous retirerons de ce Discours? Quoi! rien que des réflexions passagères? rien que des projets de réforme, qui s'en iront en fumée? rien que des desirs, qui ne seront suivis d'aucun effet? Mes Frères, nous ne saurions nous contenter de si peu de chose: il faut, il faut faire encore un effort pour vous forcer, pour vous contraindre à penser à vous, à votre dernière heure. Mais que pouvons-nous faire de plus, que ce que nous avons fait? N'avons-nous pas épuisé tous les argumens, tous les motifs, & les motifs les plus forts & les plus puissans? Non, Mes Frères; il nous reste encore une ressource, que nous avons réservée tout exprès pour la fin: c'est celle que Moïse nous indique dans notre Texte. C'est de nous adresser à Dieu, de  
 nous

nous tourner vers Dieu , de le supplier d'être lui-même votre Docteur & votre Maître, de vous imprimer lui-même cette Science, cette importante Science de bien compter vos jours , afin qu'elle serve de règle à toute votre conduite & à toutes vos actions. Dieu seul est capable d'ouvrir les yeux de ces aveugles qui ne pensent point à la Mort , & au compte qu'ils auront à rendre au dernier Jour. Dieu seul peut détromper ces cœurs que la pensée de la Mort , que la chute de leurs semblables , que les dégâts que la Mortalité fait autour d'eux , ne sont pas capables de faire rentrer en eux-mêmes, ni penser à leur dernière fin. Dieu seul peut donner à ce Discours une efficace , qui tourne toute entière à sa gloire & à votre salut. C'est à lui que nous nous adressons en finissant ; c'est de lui, de sa Grâce , que nous attendons un succès que nous n'oserions nous promettre de nos foibles efforts. *Enseigne-nous à tellement compter nos jours , que nous en ayons un cœur de sagesse. Certainement ce n'est que vanité de tout homme, encore qu'il soit debout. Certainement, l'homme se promène parmi ce qui n'a que l'apparence ; il s'agite pour néant ; il amasse des biens, & il ne sait qui les recueillera.*  
Main-

176 SERMON *sur la Science, &c.*

*Maintenant qu'ai-je attendu ? Eternel, mon attente est à toi. Apprends-nous à connoître notre fin, & de combien petite durée nous sommes. Apprends-nous à bien vivre, pour bien mourir. Donne-nous des sentimens si vifs, si constants de notre mortalité, de la gloire, de la félicité qui nous attend, que nous vivions ici-bas comme les Bourgeois des Cieux; afin qu'après avoir vécu de la vie des Saints, nous puissions mourir de la mort des Justes, & être reçus dans tes Tabernacles éternels. Amen.*



.SER-